

La Machine. 12 juillet 1898.

Mon bon cher ami,

Votre affectueuse lettre vient me
rejoindre à La Machine, où j'
étais arrivé samedi soir pour passer
les quelques jours qui nous séparent des
crans. Je regrette fort de n'avoir
aujourd'hui votre passage à Dijon. Si j'en
avais été avisé plus tôt, j'aurais pu
modifier mes plans de façon à m'
trouver là. Je ne prévois pas, non plus,
qu'il me soit possible de répondre
comme j'aurais à votre cordiale
invitation pour le 14 juillet. Mais, à vos
ordres en Bourgogne jusqu'à dimanche.

j'ai le espoir de vos vœux ne fut ce
qu'à votre passage de retour. Car, je
suis obligé d'être à dix heures
15, au matin; et je ne compte plus,
sauf imprévu, revenir ici avant
le 1^{er} Août.

Je conclus de votre lettre que
Madame Sabille et ses enfants sont
déjà ou vont être incessamment
installés à Gigny. Cela vous fera paraître
encore plus morose cette fin d'année
qui se termine si péniblement dans le
marasme monotone et insipide des
examens de toute sorte. On ne peut
que vous souhaiter de la patience et
un très-proche terme de libération.

Sur votre note de votre recommandation
en faveur de M. Bulha. Inutile de vous dire

d'ailleurs, qu'elle est surabondante. Le
jeune homme que j'ai vu d'un peu
près et avec régulièrement, cette année,
est fort au-dessous du niveau de la
capacité; il vaut largement nos
meilleurs élèves de Liège. Je trouve
seulement qu'il manque un peu trop
d'ambition, et qu'il se propose un
avenir vraiment trop modeste.

Je m'explique mal, je l'avoue,
l'émotion que vos me dites avoir été
soulevée chez certains catholiques par
votre beau livre. On devrait vous savoir
le plus grand gré de l'effort que vous
avez fait pour mettre au point de
nouvelles tendances les doctrines
traditionnelles, effort que, pour ma part,
je trouve tout simplement merveilleux.
Mais je ne puis croire que les hommes

vivement éclairés ignorent, à ce point,
les besoins intellectuels et ^{mor} religieux de
l'heure présente. Il y a là tout un
monde nouveau d'idées, en vue de résultats
d'importance capitale, que, suivant votre
instinct d'imitateur incorruptible, vous
avez hardiment découvert et courageusement
affirmé. On ne peut assez vous en avoir
de reconnaissance.

Enfin, je suis tout heureux de
causer avec vous de toutes ces choses,
comme de celles encore, que vous y
ajoutez, que vous me les donnez toute
confiance : à l'écrit. Et en vos prières
de transmettre à Madame Labille les
souvenirs et les regards de ma femme (qui
a dû quitter Dijon depuis plus de quinze ans
dijon) avec mes profonds respects que j'achève
également à votre famille de Beaune,
je vous salue bien cordialement les deux mains
Fr. Leroy

711



Monsieur Raymond Salicrú,
Professeur à l'Université de Paris,

Ligny

près Beaune

Loté-d'Or.

